

Bonjour à toutes et à tous,

Me revoici pour une deuxième lettre en provenance de l'Afrique des Grands Lacs. Je voudrais d'emblée vous demander pardon pour le délai, mais notre périple ici est si dense, qu'il me laisse vraiment peu de temps pour « souffler » et coucher mes impressions sur le papier.

Depuis lundi donc, avec nos cinq jeunes volontaires EF, nous avons posés nos sacs au bord du Lac Tanganyka. Nous avons quittés le « pays des mille collines » pour un autre « pays de mille montagnes », le Burundi et sa capitale Bujumbura. Le voyage en bus s'est déroulé sans encombres, même si les routes et les chauffeurs africains ont le don de me faire dresser les cheveux sur la tête. J'en profite donc pour rendre grâce à Dieu et remercier vivement Saint Toyota.

On a souvent tendance à assimiler le Rwanda et le Burundi, à en parler comme des frères jumeaux, voire siamois. S'il est vrai que les ressemblances sont nombreuses (langue, paysages, conflits ethniques, ...), on aurait tort de se contenter d'appliquer les mêmes analyses et les mêmes schémas d'un pays à l'autre sans nuances. D'abord, il faut reconnaître des différences culturelles qui vous sautent aux yeux d'emblée. Pour schématiser (... et sans doute un peu caricaturer), je dirais que le Rwanda a un petit côté germanique (ordre, discipline, travail) et le Burundi me paraît plus latin (débrouillardise, chaos joyeux, roublardise).

Ensuite (et dans un registre plus sérieux), on ne manquera pas de relever que, même si l'histoire contemporaine du Burundi est marquée par les conflits et tensions ethniques, jamais ceux-ci n'ont atteint l'ampleur de la Solution Finale rwandaise.

Toutefois, ce serait faire injure au peuple burundais que de minimiser les souffrances qu'il a endurées depuis l'indépendance et particulièrement durant les 10 années de conflit permanent (1993-2003) qui ont vu le pays plonger dans le chaos.

A cette époque, les Burundais furent abandonnés de tous. Et tandis que les multiples milices aux ordres de seigneurs de guerre mettaient la province de Bujumbura rural à feu et à sang, l'ONU classait ce pays en catégorie IV, ce qui signifia le repli immédiat et total de toutes les agences d'aide humanitaire et de développement.

Seule une ONG burundaise, OAP – Organisation pour l'Aide à l'autoPromotion continua d'acheminer l'aide humanitaire, les médicaments et l'eau à des populations désespérées, piégées par les combats dans les montagnes, soumises aux exactions et au pillage permanent de toutes les factions rivales.

Nous avons passé maintenant 4 jours dans la campagne de « Bujumbura rural » en compagnie d'OAP, partenaire (récent) d'EF, et le moins qu'on puisse dire c'est que nous sommes « soufflés » par le courage, la vision et l'énergie de cette équipe de 13 personnes qui continuent aujourd'hui d'œuvrer pour sortir les communautés paysannes d'une misère indescriptible... les aider à reconstruire, à se reconstruire, ici aussi, comme chez le voisin du Nord.

Nous rencontrons ainsi plusieurs groupes de femmes et partout c'est la même rengaine macabre : la fuite permanente d'une colline à l'autre devant les rebelles-brigands, les fils et les maris qu'on emmène au combat et qui ne reviendront plus, les maigres biens – récoltes et bétail- volés, les champs qu'on doit cultiver la nuit parce que sinon on va crever de faim, et les viols... ici aussi.

Mais partout on sent aussi se lever l'espoir. Des groupes de base se forment pour cultiver ensemble des parcelles modestes, mais qui augmenteront les récoltes et donneront de quoi manger aux enfants ; des micro-crédits permettent à des femmes de lancer de véritables entreprises (fabrication de jus et de confitures) qui permettront de transformer et conserver les stocks de fruits et de les écouler plus tard sur les marchés, ce qui empêchera les prix de chuter ; des adductions d'eau qui amènent la vie dans les villages les plus reculés et déchargent femmes et enfants de corvées exténuantes; des chantiers communautaires pour construire une école ou un centre de santé et créer de véritables pôles de développement local.

La stratégie principale d'OAP est de former des animateurs volontaires dans toutes les zones de la province (35). Ceux-ci vont aider les groupes à se former et s'organiser. Ils passeront également beaucoup de temps avec eux pour les former à différentes techniques agricoles.

L'association accorde également de nombreux micro-crédits. Avec les groupements de paysans, elle pousse à l'utilisation de nouvelles pratiques agricoles qui vont stimuler la diversification et surtout augmenter la production.

A nos yeux blasés d'Occidentaux, cela peut paraître parfois désuet, mais je vous assure qu'on peut véritablement être ému à la vue d'un fossé anti-érosion plantés de bananiers, ou d'une compostière (simple trou rempli de déchets végétaux), lorsqu'on sait que ces réalisations vont permettre à un paysan de protéger sa parcelle, de l'enrichir d'engrais et finalement de mieux nourrir sa famille.

Partout où des associations de base renaissent, renaît aussi l'espoir.

Mais le chemin est encore long...

En direct de Bujumbura pour EF

François